

Découvrir la mort

Avant-propos :

Du le sujet immense qui nous réunit je n'aborderai qu'un aspect partiel mais néanmoins fondamental en ce qu'il est l'origine du reste c'est à dire la manière dont l'enfant découvre la mortalité, celle de l'autre d'abord et la sienne ensuite.

Je développerai trois points dans mon propos :

- 1) Comment l'enfant découvre t'il la mort ?
- 2) Quels types d'explication de ce phénomène étrange cherche t'il à se donner ?
- 3) Quelles illustrations cliniques peuvent en être proposées ?

Et je réserverai pour la discussion les conséquences que l'on peut en imaginer à propos de la confrontation de l'adulte à sa propre mort en particulier dans le cas de la découverte de maladie incurable.

1 - Comment l'enfant découvre t'il la mort?

L'idée qu'il puisse y avoir à découvrir ce qu'il y a de plus certain, et même la seule chose qui soit absolument certaine, la mort, a quelque chose de paradoxal.

On devrait le savoir intimement, en être habité dans nos pensées et dans nos rêves, or c'est tout l'inverse.

Confrontés à l'événement de la mort d'un proche, les questions posées par les enfants sont assez semblables.

Ils demandent qu'on leur explique le sens du terme, ce à quoi il leur est généralement répondu par l'absence («Il n'est plus là» ou «on ne le reverra plus»), puis ils butent sur le caractère définitif de l'absence en question.

Il n'est pas rare qu'ils manifestent leur scepticisme à la fois quant au fait qu'on n'en *revienne jamais* et plus encore à l'idée que ce sort puisse *concerner tout un chacun* et eux-mêmes en particulier.

En général, ils énumèrent les victimes possibles, supputant en fonction de l'âge qu'ils leur prêtent leurs espérances de vie, mais de toutes manières, s'efforcent de trouver des exceptions :

le Bon Dieu, le Père Noël, etc., dont l'immortalité les rassure quant au fait que quelque chance leur est laissée de pouvoir, eux aussi, échapper à la mort.

On aurait tort de les croire débarrassés de la question pour autant et cela notamment parce qu'ils perçoivent, comme pour le sexe et la naissance, que les adultes en sont eux-mêmes embarrassés et ne leur répondent pas de manière franche.

La clinique m'a montré maintes fois que les parents sont beaucoup plus préparés à répondre aux questions sur la naissance qu'aux questions sur la mort, bien sûr si la réponse est religieuse ce qui ramène la mort à n'être que le passage dans une autre vie.

Parler de la mort comme d'un irréprésentable repose sur la confusion entre des aspects très différents comme :

- la représentation du trépas lui-même,
- celle de l'au-delà ou de l'après vie,
- celle de la trace matérielle que constitue non seulement le cadavre mais plus lointainement les objets du mort, y compris ses proches,
- et enfin celle de la séquence causale permettant de rattacher la mort au reste du vécu et donc de lui conférer un sens.

L'irréprésentabilité de l'instant du trépas au sens où les diverses modalités de la perte de conscience dans l'évanouissement ou l'endormissement qui servent de support à une telle représentation ne se verront jamais authentifiées faute d'une conscience pouvant porter un tel jugement.

Il en est de même pour l'au-delà de la vie comme d'ailleurs pour son deçà tout aussi inaccessibles pour les mêmes raisons qu'on veuille se les représenter dans l'immatérialité ou, à l'inverse, dans la matérialité hyperréaliste des transportations du cadavre ou, plus théorique, de l'amas cellulaire.

Reste que la mort est un fait de la vie et même le seul sur lequel nous ayons quelque certitude. Cette contradiction irréductible ne peut trouver un semblant de solution qu'avec la question de l'origine.

Si l'expérience subjective de sa propre mort est ineffable et définitivement hors d'atteinte d'une conscience susceptible d'en communiquer quelque chose en revanche le fait de la mort de l'autre, observable de l'extérieur, fait l'objet d'une élaboration psychique progressive, l'identification au mort n'étant probablement jamais atteinte si ce n'est sous la forme de la mélancolie.

L'absence de mouvement, la non réponse du cadavre est d'abord ce qui surprend l'enfant, étonné de ne pas parvenir à le réveiller.

Que l'animal mort soit manifestement blessé ou mutilé est effectivement contradictoire avec son apparente absence de souffrance et ce sommeil résistant.

Rien dans l'expérience de l'enfant et des petites blessures qu'il a pu se faire ne lui permet de s'identifier à la flaccidité de ce corps là pour lequel il n'a pas de mot tant que l'adulte, généralement laconique dans ce cas, n'a pas prononcé le verdict "il est mort", souvent accompagné de l'ordre "n'y touche pas".

Le fait est là, patent, apparemment connu des adultes qui ne semblent pas s'en émouvoir autrement que d'un vague dégoût, mais il est peu probable que l'enfant s'en tienne là.

Le parent est en général bien embarrassé pour répondre aux questions de l'enfant sur la mort sauf en introduisant la notion d'immortalité.

Car la dissolution des bornes narcissiques du sujet dans le vaste ensemble de la Nature d'où il est issu, demeure tout aussi impensable pour l'adulte qu'est la parent que pour l'enfant qu'il a été.

Si les explications «exactes» provoquent souvent une réaction de rejet ou sont phagocytées à l'intérieur de ce que l'enfant va élaborer sous forme de mythe, ce n'est pas seulement parce qu'elles désidéalisent les parents, c'est avant tout parce qu'elles ramènent le narcissisme enfantin à des limites peu acceptables et le confrontent à l'abîme métaphysique autrement exprimé en ces termes :

«Tu es poussière et tu retourneras en poussière».

Or, dans l'inconscient personne ne croit à la mort, même lorsqu'il la connaît intellectuellement.

L'explication que la psychanalyse propose face à cet étrange aveuglement renvoie à l'enfance et à son sentiment d'omnipotence.

Celui-ci à son tour aurait de quoi surprendre puisque l'enfant au contraire expérimente en permanence sa petitesse, son insuffisance, et toutes les choses interdites ou impossibles qui se refusent à lui.

Ce sentiment d'omnipotence - qui lui interdit d'imaginer la limite absolue et radicale que serait la mort – l'enfant le vit pour deux raisons majeures :

- tout d'abord parce que la pulsion d'autoconservation qui anime tout être vivant en fait un individu narcissique qui n'apprendra que progressivement que l'autre peut souffrir et dispose des mêmes droits que lui.
- Et ensuite parce que les parents ont investi en lui tout le narcissisme dont ils avaient dû se défaire pour eux-mêmes. Je cite Freud dans « Pour introduire le Narcissisme », article écrit en 1914 :

« Il existe une compulsion à attribuer à l'enfant toutes les perfections, ce que ne permettrait ce que ne permettrait pas la froide observation, et à cacher et oublier tous ses défauts .

Mais il existe aussi devant l'enfant une tendance à suspendre toutes les acquisitions culturelles dont on a extorqué la reconnaissance dont on a extorqué la reconnaissance à son propre narcissisme, et à renouveler à son sujet la revendication de privilèges depuis longtemps abandonnés.

L'enfant aura la vie meilleure due ses parents, il ne sera pas soumis aux nécessités dont on a fait l'expérience qu'elles dominaient la vie.

Maladie, mort, renonciation de jouissance, restrictions à sa propre volonté e vaudront pas pour l'enfant, les lois de la nature comme celles le la société s'arrêteront devant lui, il sera réellement à nouveau centre et le cœur de la création. His Majesty the Baby, comme on s'imaginait être jadis.

Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère.

Le point le plus épineux du système narcissique cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé, un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant. » (p 96)

La mort n'est donc pourrait on dire « pas au programme » pour l'enfant et c'est la raison pour laquelle elle revêt de nos jours un caractère si intensément dramatique pour les parents qu'elle prive de descendance, et donc à la fois :

- de cette part d'immortalité biologique à laquelle ils accèdent en devenant parents
- de cette illusion d'avoir pu conserver malgré tout en la déplaçant sur l'enfant la croyance en l'immortalité

Aussi, découvrir qu'on est mortels même si on le sait a toujours un caractère scandaleux.

Comment ? Déjà ? Encore un instant Mr le Bourreau ! L'imagination recule épouvantée devant l'impensable.

Et la philosophie lui donne parfois raison comme le fait Spinoza pour qui la méditation de la mort n'est pas le fait d'un homme libre mais une perte de temps puisque en tant que pensant nous sommes vivants, ce qui exclue donc cet événement fâcheux qui se passera de toutes façons lorsque nous n'y serons plus !

Une question ne peut pas manquer de se poser à l'enfant , question qui va déterminer ce que j'ai appelé « l'écroulement du sol des certitudes » et qui est précisément une question sur la finitude.

Elle ne va pas contre le narcissisme et on pourrait même dire qu'elle cherche à le renforcer dans une sorte de recherche auto-historisante.

Cette question, est la suivante :

« Où est ce que j'étais quand je n'étais pas là ? »

Question de l'avant-vie qui est toujours aussi simultanément une question sur l'après-vie .

Tout enfant est nécessairement confronté à cette expérience et on peut supposer qu'à son tour, elle réitère une fracture plus ancienne vis-à-vis de cette évidence première que Freud énoncera dans ses derniers écrits :

«Le sein est un morceau de moi, je suis le sein»^[1].

En revanche, les conditions de cette confrontation, son intensité et ce qui va pouvoir en être dit ou pensé, varient et vont déterminer les modalités de l'élaboration que l'enfant va pouvoir en faire, modalités au demeurant jamais exclusives les unes des autres.

Cette élaboration est simultanément une réponse à la question de la naissance et du rapport sexuel procréateur ET à la question de la mort.

J'ai proposé dans mon livre « Le besoin de savoir » (Dunod, 2002) l'hypothèse selon laquelle la plupart des enfants, c'est à dire ceux qui ne sont pas trop inhibés, tentent de construire des réponses face à ces mystères, réponses qui ont peu de chose à voir avec les réponses fournies par les parents.

Il s'agit de ce que j'ai appelé des « mythes magico-sexuels infantiles » qui consistent à pouvoir exprimer à partir d'une même image, mot ou scène isolée, une représentation, contradictoire au regard de la logique adulte puisqu'elle concerne à la fois l'origine et la fin, la conception et la mort.

Je donnerai plus loin un exemple de ce type de mythe qui peut se présenter comme une image de cauchemar récurrente mais dont la fonction, comme le mythe et contrairement à la théorie, est de donner une explication exhaustive du mystère à partir d'une ou de quelques images exprimables en un récit.

Mais auparavant je voudrais commenter la portée métaphysique de la question de l'enfant : « Où est ce que j'étais quand je n'étais pas là ? »

Car, s'il n'y a pas de représentation inconsciente de sa mort, il n'y a pas davantage de pensée de sa propre mort.

Penser implique un Je pensant qui ne peut donc penser un non-Je, aporie métaphysique dont la notion de narcissisme peut rendre compte.

Cette constatation banale en amène un autre, symétrique : le Je ne peut pas davantage penser l'avant de lui-même où il n'était pas encore, que l'après où il ne sera plus.

Ne pas être encore au monde ou ne plus y être, constitue de ce fait une même et unique question, un point de butée absolu pour le Je et donc un appel indéfini pour l'activité de pensée.

Dans les deux cas, un besoin de causalité se fait jour, qui répond à la nécessité de stabiliser le cataclysme intervenu avec la perte de l'évidence, le «il y a», anhistorique, sans origine ni terme, clos sur lui-même comme le narcissisme des débuts.

Les deux énigmes de l'avant-vie et de l'après-vie ne sont pas aussi également impensables l'une que l'autre et considérer sa vie potentielle dans des personnages désormais disparus est un accroissement narcissique immédiat, tandis que la représentation de sa propre continuité dans la séquence d'une lignée, implique un travail d'élaboration et de renoncement qui n'est jamais évident.

Mais pour l'enfant qui ne dispose pas d'un arsenal théorique qui lui permette d'avoir une représentation du temps et de la succession des générations, ces questions vont se négocier autrement et essentiellement à partir de son propre vécu corporel, de ses émotions et des fantasmes qui en sont issus.

A cet égard, les questions de l'avant-vie et de l'après-vie en constituent une seule : où donc était (sera) Je quand il n'était pas (ne sera plus là) ?

A cette énigme, l'enfant ne va pas répondre par l'établissement d'hypothèses en vue de déterminer une causalité, mais par une investigation et des rapprochements établis avec *d'autres énigmes*.

Si théoriser c'est assurer la victoire, au moins momentanée, du sens sur le non-sens, la «théorie» sexuelle infantile, en revanche, consiste à trouver un non-sens rendant compte d'un autre non-sens.

Les comptines, et surtout les *nursery rhymes* anglaises, ont conservé mieux que tout autre cette aptitude de l'enfant à se rendre maître d'un mystère qui le dépasse en lui accolant un autre mystère qu'il crée ou dont il détermine les contours à partir d'éléments d'observation.

De cela, l'adulte gardera des souvenirs écrans diversement modulés, qui peuvent aller de la scène traumatique qui résume l'incompréhensible de la vie et de la mort, à des souvenirs de jeux érotisés qui les figuraient.

2) Quels types d'explication de ce phénomène étrange cherche t'il à se donner ?

Nous n'avons que peu de témoignages directs de cette activité de recherche souterraine que mènent les enfants.

En revanche, la banalité de leurs manifestations d'angoisse, allant de la peur du noir aux phobies diverses, témoigne d'une interprétation de la mort en termes *de meurtres*, c'est du moins ce que je voudrais démontrer ici.

Trouvant le matériel dans leurs propres pulsions agressives, ils le réorganisent de façon qu'il ne s'agisse pas seulement d'attaques destinées à décharger leur déplaisir, mais d'assassinats dont le but est de les débarrasser de l'autre, opération cependant aisément

susceptible de se retourner sur eux-mêmes et de donner une causalité pensable à la fin du Je, autrement impensable.

Pour le dire en d'autres termes, la mort pour causes internes (usure, vieillissement, etc.) est déniée.

Loin d'être un achèvement naturel et prévisible, elle constitue *un accident* dont la causalité est nécessairement externe, qu'il s'agisse d'un virus, des conséquences d'un choc et même de la vieillesse elle-même, phénomène vécu comme relatif et dont on peut toujours imaginer que la compétence médicale saura repousser les bornes.

De ces circonstances aux conséquences possiblement funestes, l'adulte peut se rendre lui-même responsable : il n'a pas su prévoir le risque, gérer sa santé, assurer sa conduite avec la prudence voulue.

Dépendant de l'adulte et comptant sur sa protection, l'enfant ne peut, pour sa part, attribuer sa mortalité qu'à un désir mauvais à son encontre dont on n'aurait pas su, ou pas pu, le protéger.

Si on peut parler, dans un raccourci un peu paradoxal, d'une théorie «sexuelle» de la mort, c'est parce que celle-ci n'est pas attribuée à un hasard anonyme ou à une nécessité naturelle, celle-là dont Freud cherche à consoler le poète de «Ephémère destinée», mais à *un désir imputable à un autre et donc à une attente de plaisir de sa part.*

Le mythe de l'enfant au sujet de la mort est d'essence sado-masochiste.

Il substitue à l'a-sensé d'une finitude narcissique le fait que la mort soit un fait extérieur, effet du désir d'un autre à l'égard du Je qui demeure ainsi le personnage central, même s'il doit pour cela occuper la place de l'absent.

Cette place, il l'occupe également lorsqu'il s'interroge sur l'avant de sa naissance, mais la récupération narcissique est plus aisée dans ce cas et nul ne considère «ses» parents ou ses ancêtres sans les voir quelque peu comme les linéaments d'un processus dont le but est de conduire à sa propre existence.

Je vais développer la manière dont l'idée de meurtre peut constituer un fantasme originaire dans la théorie infantile sur la mort.

S'il est un domaine où le "besoin de causalité" se fait violemment sentir c'est bien celui de la mort.

Cependant la question spontanée n'est pas métaphysique ("qu'est-ce que c'est "être mort" ?") puisque à cet égard l'expérience visuelle et éventuellement tactile est suffisante, mais pratique:

« *Pourquoi est-ce qu'il est mort ?* »

C'est à dire:

« *Qu'est-ce qui l'a tué ? Ou qui est-ce qui l'a tué ? Par l'intermédiaire de quelle cause est-il passé de la vie à trépas ?* »

Que l'enfant en vienne rapidement à expérimenter qu'il puisse être lui-même une telle cause à l'égard de petits animaux ou d'insectes divers constitue une réponse à une question qu'il ne pose probablement que pour vérifier ce qu'il sait déjà : S'il est mort c'est qu'on l'a tué. L'infantile perdure chez l'adulte, on le sait, sous la forme de la pensée inconsciente et des liens logiques qu'elle établit dans un réseau de causalité qui double souterrainement celui de la pensée rationnelle.

"Pour la pensée inconsciente, la mort naturelle est, elle aussi, un produit de la violence: ce sont les mauvais désirs qui tuent dans ce cas." (Totem et tabou, p.76).

Mais l'interprétation freudienne vient ici retourner la crainte projective à l'égard du disparu qui s'exprime ainsi :

"Le survivant se défend d'avoir jamais éprouvé un sentiment hostile à l'égard du cher disparu; c'est, pense-t-il, l'âme du disparu qui nourrit ce sentiment qu'elle cherchera à assouvir pendant toute la durée du deuil." (Totem et tabou, p.75).

Et les reproches obsessionnels de n'avoir pas su éloigner de lui le sort fatal sont bien l'expression de la culpabilité liée au désir inconscient de mort à son endroit.

- 3) Le meurtre comme explication de la mort

- Et la maman de ta maman ?

- Elle est morte.

- Ah... qui est-ce qui l'a tué ?

(Dialogue entre une petite fille de quatre ans et sa mère).

On n'a que peu d'exemples aussi directs dans la clinique mais la facilité avec laquelle l'enfant se représente la disparition des gêneurs (frères et sœurs notamment) en les supprimant sans trop se soucier de leur devenir dans l'au delà en donne une assez bonne idée.

Dans un livre intitulé « Un divan pour Agatha Christie », j'ai fait l'hypothèse que l'intrigue criminelle telle que l'a conçue cet auteur prolonge en nous sous une forme adulte le même nécessaire projectif paranoïde et permet le même type de jouissance que celui de l'enfance, en ce que le responsable de la mort est un criminel extérieur désigné mais dissimulé.

Dans ce montage, le Je du lecteur s'identifie à un innocent potentiellement susceptible d'être criminel et donc démasquable en tant que tel.

Le reproche obsessionnel qui a trait au voeu de mort a bien sa place mais il est retourné grâce à la projection non pas sur le mort lui-même mais sur un personnage extérieur.

Le scénario posséderait une trame unique sur laquelle pourraient se greffer des descriptions et des situations multiples et il garantirait au lecteur un plaisir sans lassitude au même titre que la répétition illimitée des fantasmes onanistiques.

La forme en serait la suivante:

- 1 - Mon père tue ma mère.

- 2 - Mon père me tue.

- 3 - "On" (l'assassin momentanément anonyme) tue beaucoup de personnes.

La première phase du scénario, comme celle du fantasme de fustigation est non seulement inconsciente mais ne fait pas l'objet d'une représentation.

On ne peut que la déduire à partir, comme je le montrerai, de la scène du meurtre interprétée comme une scène primitive.

En cela nous restons proches de ce que Freud écrit à propos de la première phase du fantasme de fustigation ("Le père bat l'enfant haï par moi"):

"On peut évidemment se demander avec hésitation si l'on doit déjà reconnaître le caractère d'un "fantasme" à ce qui n'est encore que la phase préliminaire du fantasme de fustigation ultérieur. Il s'agit plutôt de souvenirs se rapportant à des scènes qu'on a vues se dérouler, à des désirs qui sont apparus à diverses occasions". [op. cit. p.225].

Dans l'hypothèse que je propose il y a bien des souvenirs et des scènes vues ou reconstruites mais c'est l'interprétation qui les transforme en meurtre.

La liberté romanesque permet cependant de les reconstituer et de les offrir au lecteur dans toute leur ambiguïté.

La seconde phase du fantasme porte l'interrogation sur la vraie nature de la victime chez Agatha Christie.

Mais le Je n'y intervient ("me" tue) qu'en fonction de l'identification oedipienne à la victime de la phase précédente. L'enfant a pris la place de la mère dans la scène sexuelle mais rien de

tel n'est représenté, le lecteur ressent en revanche avec acuité la présence de ce fantasme dans l'ignorance où il se trouve des vrais acteurs du drame.

Si tout le monde peut être la victime, c'est bien pour que se dessine en crime le seul scénario qui concerne véritablement le lecteur: c'est lui la victime et la menace n'est jamais plus certaine que d'être inconnue, non repérée, invisible.

La troisième phase correspond au développement romanesque proprement dit.

Le "On" sera laissé momentanément indéterminé pour les besoins de l'action dramatique puis se verra cerné grâce à l'enquête et nous verrons qu'il répond toujours à certaines données qui permettent de l'identifier comme tenant lieu du premier "meurtrier". Quant au nombre des victimes, la pléthore connue chez Sade a une fonction non seulement de dissimuler l'unique et réelle victime mais de permettre l'enflure mégalomane du fantasme.

Je terminerai par un exemple de ce que j'ai appelé un « mythe magico-sexuel » sur la mort et la naissance.

Il s'agit d'un récit de l'une des premières psychanalystes en France, la Princesse Marie Bonaparte, lorsqu'elle était une petite fille de 7 ans qu'on appelait « Princesse Mimi »

Elle faisait un cauchemar répétitif qu'elle appelait le *Serquituié*. C'était un chemin de fer, mais animé et vivant, crachant la fumée qui entraînait dans les maisons et pénétrait dans les chambres où étaient les enfants. Ceux qui ne s'étaient pas cachés mouraient rien que de son regard !

On retrouve ici le thème classique de la punition du voyeurisme infantin. Le *serquituié*, véritable tête de Méduse, non seulement paralyse le regardant, mais le tue par son propre regard.

Freud interpréta assez aisément à Marie Bonaparte le train comme le symbole d'une agression sexuelle où l'homme écrase la femme et, en outre, comme la trace mnésique de la locomotive avec ses deux gros phares avant, qui passait au pied du jardin où elle habitait enfant.

Mais le plus intéressant est évidemment le nom de l'objet lui-même qui, pour être compris, doit être décomposé et traduit.

Le *ser* du début évoquait le *cer* de cercueil, hypothèse confirmée par le fait qu'il s'appelait aussi *sarquituié* comme le *Sarg* allemand pour cercueil.

Le *quin* envoyait aux requins et aux récits de la nurse qui avait travaillé sur une ligne de transports maritimes et avait raconté à l'enfant que lorsque quelqu'un mourait à bord, il fallait le jeter à la mer car le corps se serait décomposé avant d'atteindre terre.

Les requins qui suivaient le bateau faisaient alors éclater le cercueil de leurs dents et dévoraient le cadavre.

Rappelons aussi que la question de la décomposition (trop rapide pour ne pas faire suspecter un crime) du corps de la mère avait nécessité une manoeuvre, celle fois-là d'embaumement.

Quant au *tuié*, il exprimait directement le meurtre dans le souvenir infantin du jargon des bonnes parlant du père : « *Il l'a tuié* ».

Image de mort, de sexe, mais aussi de grossesse, puisque la mer, comme la terre, dévorait les morts et qu'il fallait en naître, en sortir, pour vivre.

Le *serquintué* est un exemple de ces mots magico-sexuels qui, en procédant par condensation, résumant ce qui pourra se déployer en théorie.

Conclusion :

L'infantile perdue chez l'adulte sous la forme de la pensée inconsciente et des liens logiques qu'elle établit dans un réseau de causalité qui double souterrainement celui de la pensée rationnelle.

A cet égard, la théorie infantile sur la mort ne disparaît jamais et demeure tapie derrière nos explications rationnelles et raisonnables. Freud le souligne à plusieurs reprises :

«Pour la pensée inconsciente, la mort naturelle est, elle aussi, un produit de la violence : ce sont les mauvais désirs qui tuent dans ce cas»^[2] et à nouveau, vingt ans plus tard : «Dans certaines couches de notre population aujourd'hui encore, personne ne peut mourir sans qu'il ait été tué par un autre, de préférence le médecin. Et la réaction névrotique régulière à la mort d'une personne proche est bien l'auto-accusation : on a soi-même causé cette mort.»^[3]

La théorie sur la mort est une théorie *sexuelle* étayée sur des mythes sexuels en ce qu'elle rejoint la théorie sadique du coït, d'une part, mais aussi en ce qu'elle permet d'érotiser et donc de rendre représentable sous forme de fantasme ce qui sans quoi resterait asensé.

Cette démarche apparaît donc comme une nécessité pour que l'enfant et l'adulte qu'il deviendra puissent faire confiance à leur capacité d'enserrer le réel dans les mailles d'une pensée qui peut croire qu'elle découvre, avec le sens, ce qui permet de vivre.

On a là une illustration de la manière dont Éros peut, malgré tout, faire obstacle à Thanatos en s'emparant de lui comme objet de pensée.

Pr. Sophie de MIJOLLA-MELLOR

^[1] *Résultats, idées, problèmes* (1938), publié dans le recueil de textes de Freud portant ce même titre, Paris, P.U.F., 1985, Tome II.

^[2] Freud S., (1912), *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1977, p. 76.

^[3] Freud S., (1933), La féminité, in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1983, p. 164.